

Pornoculte

par Olvanne

*Et, dans ses jambes où la victime se couche,
Levant une peau noire ouverte sous le crin.
Avance le palais de cette étrange bouche
Pâle et rose comme un coquillage marin.*

Stéphane Mallarmé,

On m'a demandé un texte « engagé » sur la porno. Mais, pour écrire un texte engagé sur quelque chose, il faut être engagé dans la « chose » même, n'est-ce pas ? Pourquoi à moi, donc ? Ai-je ce regard porcin qui excite les fausses vierges effarouchées ? cette démarche glissante qui marque tout pornophile de qualité ? cette tête de condor qui martèle n'importe quelle charogne au même rythme ? Je sais pas.

S'engage-t-on pour la porno comme on s'engage pour la libération d'un peuple ?

Non.

Comme un intellectuel dans son époque ?

Non plus.

Comme un penseur dans la pensée ?

C'est quoi ça ?

Comme un politicien dans un débat ?

Surtout pas.

Comme une femme à un homme ?

Phénomène disparu.

Comme une clef dans une serrure ?

J'y songe.

Comme une roue dans un pignon ?

Ça, oui. Mécaniquement engagée. Sans choix.

Mais, encore une fois, pourquoi me demander ce texte ? À moi, à qui il faut deux auteurs afin d'accoucher d'un je. Moi qui ai une famille honnête, des amis qui s'étonneraient, des amies qui me courtoiseraient, des collègues qui m'inviteraient à leurs bals masqués. À moi qui ai parfois peur de susciter le dégoût : peur qu'après les gens puissent lire entre mes rides ou sur mes lèvres, mes goûts les plus intimes. Moi, qui voudrais que ma peau soit plus opaque que les doubles rideaux des demeures bourgeoises.

C'est répugnant de parler de ça, à froid. Comme ça me répugne de parler de ces choses-là avec une fille que j'aimerais séduire et que je ne connais pas encore. Cette légère pudeur me permet d'échapper à bien des situations pénibles. Je dis « légère », parce que me trouver face à une personne d'une très grande pudeur débride mon imagination. La grande pudeur est impudique : elle insiste trop sur ce qu'elle tente de dissimuler. Elle me donne envie d'ouvrir tous les tiroirs de ces corps obtus et de jeter sur les passants leurs jus cachés et leurs sentiments mesquins. J'ai envie de les voir sur le grand écran du cinéma Impérial, s'accoupler avec une chèvre ou se faire sauter par un berger allemand. J'ai envie de les voir souffrir, de les entendre crier si fort que leurs cuirasses en faux titane volent en mille éclats.

L'exubérance louche des *red-light* des villes est moins troublante que l'atmosphère confinée des pavillons de banlieue et le désert de ses rues. Amateur de porno, toujours fruste, par pudeur, dans mon rapport à l'image, je suis légèrement mal à l'aise devant l'allusion qui n'en finit plus des œuvres que l'on dit érotiques. Mais je me suis habituée à être assimilée à une impudique et je me garde bien de mal juger celui qui préfé-

ra, au nom de l'esthétique ou de quelque chose comme ça, l'érotisme à la pornographie. Car je sais combien ça n'a rien à voir. L'érotisme redouble l'insinuation sexuelle de tous les jours ; la pornographie, elle, offre l'image grandiose et minable à la fois de ce vers quoi *converge* le monde. La porno a une franchise désarmante. À toutes les allusions, à toutes les gesticulations sexuelles de la vie de tous les jours, elle répond par un sourire roide qui dit : voilà comment ça se passe en vérité. Du décor rudimentaire que montre l'image, de ces corps, de ces sexes grotesques, du saccadé des mouvements surgit alors un rapport archaïque à l'art ; une espèce d'émotion sexuelle antisentimentale. Dans la porno, pour un instant, tous les hommes sont des canailles monstrueuses et toutes les femmes, des femmes lascives. La porno est une idole à laquelle, pour des superstitions anciennes, on voue un culte.

Amateur de porno, j'aime l'indifférencié des cassettes que je me passe, seule, à deux ou à trois. La sphère sexuelle qui m'absorbe ne coïncide pas avec moi. Homo, je regarde des films que l'on dit hétéros, hétéro je regarde les films homos. Tout ça n'a plus d'importance. « Moi » devient quelque chose de vague, de daté, quelque chose qui n'est pas tout à fait nécessaire pour exister devant ces images. Mon rapport aux choses du sexe, mon rapport en tant qu'amateur de porno ne se conjugue pas sur le modèle du « je l'ai fait, je le fais souvent, j'aime le faire, etc. » Homme, je suis décalé légèrement de par mes goûts ; la dictature ordinaire de la sexualité ne me touche pas vraiment ; j'ai arrêté de compter le nombre de relations par semaine. Femme, je ne feins évidemment pas, par cette espèce de coquetterie légèrement obscène et toute féminine, d'aimer moins la sexualité que les hommes.

Je n'aime pas qu'on déconne, comme je n'aime pas déconner.

Je dessine de drôles de zigzag au pays de la pudeur. Je suis à la fois située à cet endroit où l'on distingue bien le dispositif terrifiant de l'organisation des mœurs à partir de la pudeur, mais je suis aussi, moi-même, traversée pleinement par une pudeur que je cultive comme un bien précieux. J'emprunte les cassettes qui rejouent les étreintes de cette foule que l'on croise dans les rues, au bureau, chez le boucher, chez le dentiste. J'entre dans un cinéma porno quand le soir est tombé, je me dépêche de choisir dans la section des films pour adulte (appellation infâme s'il en est) du vidéoclub. Je m'acclimate de l'ombre et puis je n'aime pas partager mes goûts au grand jour. Au grand jour je ne partage rien. Je ne veux pas qu'on lise dans mes plis la satisfaction mesquine, fruit du don.

Quand la censure frappe la porno, je m'en fiche. Je sais que malgré sa brutalité, la censure ne réussit jamais complètement son œuvre. Je sais aussi que ces images raidissantes posent problème pour le système en place. Tout ce que je peux observer au jour le jour me chuchote que c'est mal, qu'il faut filouter davantage, que la décence consiste à faire comprendre à son entourage qu'on n'a pas de problèmes avec la sexualité, mais que l'on n'est pas pour autant vicieux. Pour être convenable, il faut faire comprendre à son entourage qu'on aime avoir des aventures, sans pour autant aimer les boîtes échangistes ; qu'on aime la pénétration, sans pour autant aimer les godemichés ; qu'on aime les hommes, sans pour autant s'en taper deux à la fois ; qu'on aime la littérature érotique sans pour autant aimer l'égrillard *Trois femelles à Paris*, et ainsi de suite. Pornophile depuis ma plus tendre enfance je tente de ne pas trop attirer l'attention, il faut dire que je me suis

habituée à ce que le désir émerge aussi de ce jeu avec l'insinuation bien dosée ; je sais que c'est comme ça, que personne n'échappe tout à fait à son époque.

Parfois on a une image simple pour parler de choses particulièrement mystérieuses dans l'espace : on parle de trous noirs. On brandit l'image allusive du trou noir¹, ça décore de quelques guirlandes la frontière de ce qu'on appelle le *connu*. Le ciel, la nuit, est tapissé de cosmogonies bizarres, de dessins, d'images de l'espace intergalactique. Et puis, on pense à autre chose, on oublie durant quelque temps les voies impénétrables de l'infini, parce que la vie sur terre nous aspire. De toutes façons, il n'y a pas que le ciel qui soit chargé de questions profondes et il n'y a pas que les cosmogonies qui tracent les cartes de notre place dans l'univers. Avec la porno, souvent, j'ai l'impression d'arriver aux confins des attractions terrestres. Un lieu après lequel plus rien, le vide. Un endroit où se résolvent tous les pourquoi et les comment du grouillement humain. Parce que tout ce que les lourds rideaux, ce que les portes des chambres et des toilettes dissimulent ; tout ce que le mariage ensevelit : tous ces accouplements, toutes ces décharges, tous ces gestes, ces essoufflements, ces attouchements rapides dans les bibliothèques, dans les églises, dans les rues – la porno dans le détail les régurgite.

L'austérité de la pornographie donne parfois du dégoût : gargouilles accrochées brutalement sur des parois qui accueillent d'habitude le secret. Devant l'idole, les gens ont parfois la nausée parce qu'il y a là à contempler tantôt le vide, le troué, le creux, tantôt le plein qui bouche un orifice, comme ça m'arrive souvent lorsque je tente de m'endormir la nuit et que ça

¹ Jamais on ne parle de trous roses. Pourquoi ?

tourne. Je vois du petit et du grand. Les faces s'allongent, des masses imposantes diminuent un temps et reviennent rapidement sous la paupière, pour repartir au loin. Parfois c'est insupportable de regarder la porno, comme la sexualité peut être insupportable. Comme cette bouche qui propose de faire l'amour peut être insupportable, obscène.

Et d'autres fois, j'ai le besoin de me recueillir, de revenir à l'idole, de retrouver le sens des gestes, de contempler quelque temps ces images héraldiques des rapports entre les corps.

D'être la roue dentée qui s'engage dans le pignon qui meut le monde.